



HAL
open science

Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale de l'espagnol

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale de l'espagnol. G. Luquet. Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théorie et applications, Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, pp.37-56, 2012, 978-2-87854-579-1. hal-00770375

HAL Id: hal-00770375

<https://hal.science/hal-00770375v1>

Submitted on 5 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier Bottineau - CNRS, UMR 7114 MODYCO Université Paris Ouest
didier.bottineau@u-paris10.fr

Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale de l'espagnol

1. Introduction : des chronologies mentales en linguistique du signifiant

On sait que les linguistiques du signifiant (Delport 2008) envisagent le signe grammatical comme le symptôme d'un processus mental qu'il est possible de schématiser au moyens de topologies cinématiques, comme le tenseur binaire radical de la psychomécanique du langage. Ce rapport du signe en tant que trace observable au signifié en tant que processus cognitif a fait l'objet de plusieurs conceptions.

Pour Guillaume 1919, dans le système de l'article *un/le* en français, chaque signe est le marqueur d'un processus : l'article indéfini *un* signe la « particularisation » (mouvement conceptuel de réduction de l'extensité du support nominal extériorisé par déflexité et vecteur d'actualisation par la transition du nom puissanciel de langue en syntagme nominal effectif de discours) ; l'article défini *le* signe la « généralisation »¹, le mouvement conceptuel inverse. Chaque marqueur correspond à un cinétisme propre, quantifiable et aspectualisable par des saisies précoce, éventuellement médiane ou intermédiaires, et terminale, ce qui permet en discours de livrer des valeurs contextualisées apparemment contradictoires pour chacun, spécifique et générique. En outre, les deux opérateurs sont eux-mêmes hiérarchisés séquentiellement : l'indéfini, « visée au singulier », correspond à un premier cheminement mental orienté de la généralité du savoir mémoriel préalable vers la singularité de l'occurrence ciblée et produit des effets d'extraction d'un fond de tableau mémorisé et de mise en contraste ; le défini, dans le cadre d'un second cheminement mental corrélatif au premier, reprend la variation du support une fois franchi le seuil du singulier et amorce un traitement secondaire par réintégration au fond général. Ainsi, le modèle guillaumien du processus de détermination du nom nécessite que l'on distingue en psychomécanique *deux chronologies cognitives aspectualisables séparément* : l'une *interne*, concernant chaque opérateur considéré dans sa spécificité comme une tension munie de seuils de saisies interceptives (U1 et S1 pour *un*) ; l'autre *externe*, concernant l'enchaînement des opérateurs dans un processus global, chaque marqueur correspondant à une étape de la chaîne opératoires dont il est un maillon, une étape, un *pas* (*un* et *le* dans le système de la détermination). La même méthode d'analyse par la double chronologie interne et externe a été appliquée à d'autres psychosystèmes, en particulier la préposition (Moignet 1960, 1974) et certains temps verbaux comme l'imparfait de l'indicatif, qui disposent à la fois d'une position chronologique dans le système intégrant et d'une chronologie interne (Moignet 1981, 79) : étant eux-même saisies du processus intégrant, ils présentent des saisies diverses au sein du le processus intégré.

Par rapport à cet héritage, la linguistique du signifiant considère que l'on peut s'appuyer sur les conditions d'expérienciation articulatoire du signifiant, dans sa double dimension motrice et perceptuelle, pour modéliser le processus cognitif-sémantique vectorisé par la forme, son invariant, son signifié de puissance. Chez Guillaume, cette considération était occasionnellement présente : le profil aspectuel commun à l'infinitif, au futur de l'indicatif

¹ On laisse de côté les discussions autour des différents appariements terminologiques : particularisation / généralisation, singularisation / universalisation, et les formulations croisées.

(futur catégorique) et au conditionnel (futur hypothétique) est reflété par la présence de l'élément formateur submorphologique *-r-* ; la perfectivité commune au passé simple et au futur est reflétée par l'élément formateur *-a* (en synchronie et pour les verbes du premier groupe, mais avec des origines diachronies disjointes – *habere* au présent pour le futur), de même que l'imperfectivité de l'imparfait et du conditionnel est reflétée par le submorphème d'imparfait qu'ils partagent. Dans la plupart des cas, Guillaume ne cherchait pas à motiver ses modèles par l'observation d'éventuels formants : il n'a pas, par exemple, envisagé que *-l-* soit, en synchronie, analysable comme un élément formateur commun aux pronoms personnels toniques et atones (*lui, il, elle*), aux articles définis (*le, la, les*), aux possessifs (*leur, leurs*), à l'interrogatifs *quel*, à l'anaphorique *tel*. Divers travaux de l'école guillaumienne ont poussé dans cette direction (à partir de Molho 1988 avec « l'hypothèse du formant »), et certaines approches relient directement l'invariant formantique postulé avec le positionnement articuloire du phonème correspondant dans la cavité buccale (Toussaint 1983), sa position relative au sein d'un parcours de phonèmes dans un paradigme de formes grammaticales (Rocchetti 1991) ou sa valeur oppositive relativement à d'autres phonèmes convoqués par les oppositions de marqueurs (Nobile 2008).

Par rapport à cette mouvance générale ancienne et récente, l'auteur de ces lignes a réalisé deux propositions théoriques : la *théorie des cognèmes* (TC, Bottineau 2000, 2002, 2003, 2004, 2006, 2007, 2008, 2010abc) et la *théorie des actes corporimentaux langagiers* (TACML, Bottineau 2010def, 2011). La première concerne exclusivement la morphosémantique grammaticale. A partir de l'observation systématique de la structure des unités grammaticales de signification (pronoms, déterminants, auxiliaires, prépositions, conjonctions, flexions verbales, marques casuelles, affixes) et la mise en évidence de tous les recouvrements analogiques qui s'offrent à l'observation, la TC considère que dans certaines langues, tout marqueur grammatical est composé d'une grappe de submorphèmes consonantiques et vocaliques, organisés en syllable conformément aux contraintes morphophonologiques de la langue en question : chaque submorphème active un processus défini glosable en termes d'instruction, par exemple en anglais « rechercher une occurrence non mémorisée de X » pour le submorphème *wh-* de *where* « où », *when* « quand », *which* « quel », *what* « que », *who* « qui », *why* « pourquoi ». L'effet instructionnel du submorphème n'est pas inhérent au phonème, il ne s'active que dans le cadre systémique d'oppositions et d'analogies : *wh-* ne produit son effet que par contraste avec un autre, *th-*, dont l'instruction se glose « rechercher une occurrence mémorisée de X », comme dans *there* « là », *then* « là », *the* « le », *this* et *that* « ce », *thus* « ainsi », *though* « malgré ». Faute d'être activé par une opposition systémique et/ou une corrélation analogique, un phonème ou graphème n'est pas activé et ne constitue pas un élément formateur pertinent, comme le *th-* de *thumb* « pouce » ou le *wh-* de *whim* « caprice ». Le lexique possède pour sa part une gamme diversifiée de matrices consonantiques à valeur de classificateur phénoménologique par classe d'expérience sensorimotrices, dont certaines mobilisent les mêmes submorphèmes que les marqueurs grammaticaux, comme *st*, classificateur de l'immobilisation pour le lexique (*stand* « être debout », *still* « immobile », *stop* « arrêter ») et opérateur de l'interruption dans le domaine grammatical (superlatif *first* « premier », *last* « dernier », *best* « meilleur », *worst* « pire » / « pis », *most* « plus », Adj. monosyllabique + *-st* « (le) plus (Adj.) »). Dans le domaine grammatical, chaque opérateur se présente donc comme une grappe (*cluster*)², une agglutination figée de submorphèmes dont l'ensemble correspond, en termes instructionnels, à la notice de montage métalinguistique du signifié de puissance composite et abstrait qu'il s'agit de faire mettre en œuvre par l'utilisateur de la forme. Par exemple, en anglais, le démonstratif *this* coordonne (i) un acte de remémoration d'une occurrence *th-*, (ii) un acte

² Ces termes sont eux-mêmes porteurs des éléments formateurs *gr-* (cf. *grex*) et *cl-* (cf. *club*).

d'assimilation *-i-*, (iii) un acte d'actualisation présente *-s* : *this book* associe (*-i-*) la récupération d'une entité repérée (*th-*) à un acte présent (*-s*) de catégorisation notionnelle effectivement nommée par le substantif ; alors que *that book* dissocie (*-a-*) un acte de remémoration présente (*th-*) d'un acte de catégorisation présenté comme révolu (*-t*) : *that book* = cette occurrence dont la classe « livre » est présumée (par le savoir commun acquis en situation et/ou en discours) et peut éventuellement faire l'objet d'une requalification ou réévaluation (par modalisation appréciative, de contenu variable selon les contextes, souvent soulignée par la prosodie et la coénonciation). Selon cette analyse, chaque alternance submorphémique dénote des parcours schématiques déterminés, comme l'opposition amémoriel / mémoriel (*wh-/th-*), l'opposition association / dissociation (*-i-/a-*) et l'opposition actualisation / révolution (*-s/-t*), si bien que chaque opérateur se présente comme une coordination de processus mentaux envisageables comme chronologies aspectualisables au sein de séquences intégrantes. Dans la présente étude, nous appliquons cette méthode d'analyse à la morphologie grammaticale de l'espagnol et dégageons les principaux systèmes concernés.

La seconde proposition théorique mentionnée, la théorie des actes corporentaux langagiers (TACML), est une théorie générale de la parole dont la théorie des cognèmes (TC) est la composante submorphologique. La TACML repart du constat phénoménologique (Lavelle 1942, Merleau-Ponty 1954) selon lequel tout acte verbal se réalise par une production motrice vocale qui connaît deux modes d'existence : elle peut être soit somatisée dans le cadre de l'adresse communicationnelle (*l'exophasie*), soit simulée et confinée à l'expérience neurophysiologique dans le cas de la parole intérieure réflexive et bouclée (*l'endophasie*). Ce constat rend inévitable l'hypothèse selon laquelle la parole est un engagement corporel qui participe de la conduite d'actes procéduraux de conceptualisation complexes constitutifs de la conscience immédiatement vécue par autrui (exophasie centrifuge) comme pour soi-même (endophasie centripète) : *parler, c'est (se) faire penser*. L'idée n'est pas que la parole soit la seule manifestation de la pensée intelligente (tout acte de catégorisation, d'attribution de propriétés théoriques et pragmatiques à un objet reconnu, d'évaluation émotionnelle, de planification intentionnelle, sont des actes « intelligents » qui ne mobilisent pas la parole même s'ils convoquent des savoirs pour une large part acquis via les interactions verbales), mais que la parole et le *mot* sont le *moteur* (au sens étymologique de *movere*) spécifique d'une forme particulière de l'idéation, à savoir la génération enactive (littéralement, *en acte*) d'actes de conscience complexes, mobilisant des classes sémantiques sociales (les notions, héritées d'un patrimoine collectif d'interactions verbales dialogiques) et les articulants selon des gabarits de repérages et de combinaisons eux-mêmes sociaux (issus d'un patrimoine intellectif immense, dont la logique) : la parole, le *logos pensateur* (plutôt que la pensée verbale) ou *cogitateur*, le générateur corporel d'actes conceptuels, traite conjointement deux fonctions par le même opérateur, la coordination des consciences autour d'actes mentaux fédérateurs médiés par des comportements somatiques percevables et partageables, et l'élévation de des actes d'intelligence de chaque participant au niveau de puissance enregistré par les formes symboliques et combinatoires porteuses de l'expérience intellectuelle de la communauté en tout moment historique de son développement – ce qui fait du langage un *système simplexe* (Berthoz 2009).

L'exploration de cette hypothèse suppose la reconstruction d'un programme général : chaque langue est un système de ressources spécifiques comprenant

- (i) le lexique, le mot comme un synthèse dialogique, citation d'un fragment de discours de soi ou d'autrui, convoquant une notion collective et culturelle distincte des catégories construite dans l'expérience empirique non verbale) ;
- (ii) la syntaxe comme protocole routinier d'enchaînement opératoire ;

- (iii) la prosodie comme modulation symptomatique de l'autocontrôle énonciatif réflexif (avec son parasitage émotionnel) et du guidage allocutif des effets sémantiques, émotionnels et pragmatiques ;
- (iv) la morphologie grammaticale, les opérateurs comme grappes complexes de processus cognitifs coordonnés et vectorisés par des submorphèmes exécutables dans l'expérience sensorimotrice avérée (exophasie) ou simulée (endophasie).

Prises ensembles, ces quatre composantes constituent le type cognitif de cogitation permise par le recours à une langue donnée, très différent selon que l'on considère le castillan, le breton ou le basque. Le recadrage de la TC au sein de la TACML ajoute les trois éléments suivants :

- (a) la parole *en général* étant la conduite corporelle d'actes mentaux de conceptualisation, l'hypothèse d'une corrélation forte entre l'expérience sensorimotrice des actes de signification et le profil des actes de conceptualisation est légitime, si ce n'est inévitable ;
- (b) les signifiés de puissance que la TC propose pour les opérateurs grammaticaux doivent être compris aussi bien comme des processus interprétatifs destinés à autrui (exophasie adressée) que comme des processus réflexifs que le locuteur active pour son propre compte par la parole bouclée (endophasie) ;
- (c) l'invariant d'un opérateur grammatical ne se comprend pleinement que dans l'économie générale de la tirade ou séquence phrastique et dans le contexte typologique des types d'unités lexicales (classes de mots, isolations, compositions, agglutinations) et des enchaînements syntaxiques avec leur effet spécifique (qui n'est pas nécessairement une « chaîne informationnelle »).

Dans la présente étude, on applique donc la TC ainsi contextualisée par la TACML. On présente le système général de l'aspectualisation des processus mentaux (2^{ème} section), plusieurs des microsystèmes concernés (3^{ème} section), et on en tire les conséquences relativement à la psychomécanique et en théorie générale.

2. Submorphémie générale et aspectualité

Le système des langues romanes est complexe à présenter : comme l'a montré Rocchetti pour l'italien, il ne fonctionne pas par simple appariements contrastifs, mais implique des chaînes de phonèmes associés à des paradigmes spécifiques comme ceux des pronoms personnels, des flexions personnelles du verbe, des marqueurs aspectuels (infinitif et participes, ou encore du pluriel nominal (en italien du moins). On va donc distinguer des séries spécifiques telles que :

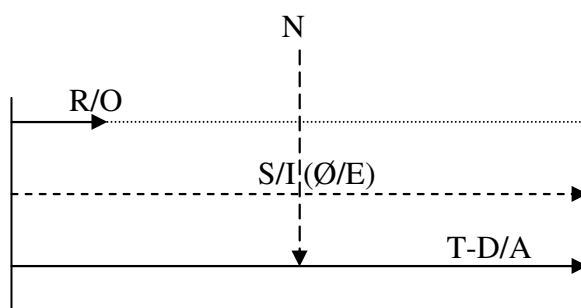
- domaine verbal, série consonantique des rangs personnels en latin : 1^{ère} personne *-m* (*habebam*), 2^e personne *-s* (*habebas*), 3^e personne *-t* (*habebat*)
- domaine verbal, série vocalique des rangs personnel en italien : *-o* (*amo*), *-i* (*amai*), \emptyset (*ama_*)
- domaine verbal, séries mixtes vocalo-consonantiques à divers niveaux en diachronie : latin *-o, -s, -t* (*amo, amas, amat*) ; espagnol *-o, -s, -Ø* (*canto, cantas, canta*).

Le principe général est que l'on observe la concurrence entre deux marquages d'un même schème de hiérarchisation des personnes par degrés d'éloignement du locuteur selon trois niveaux proximal, médial et distal, l'un ancien et consonantique (*-m, -s, -t*), l'autre récent et vocalique (*-o, -i, -Ø*). L'italien n'a réalisé la transition de l'un à l'autre que pour certain temps verbaux, alors que l'espagnol présente une hybridation des deux schèmes que l'on observait

déjà en latin. Faut-il considérer le paradigme des rangs de personnes (construit par le linguiste observateur et analyste) comme un parcours cognitif inconscient de type automatisme janétien (Janet 1885) ou psychomécanisme guillaumien ? L'analogie de traitement du pluriel par les marques de 3^e personne et de l'aspect par le mode quasi-nominal du verbe latin invitent à une réponse positive :

- domaine verbal, marques de 3^e personne : *-nt* (pluriel *amant*), *-t* (singulier *amat*)
- domaine verbal, marques d'aspect : *-nd-* (participe *amandus*), *-t-* (*amatus*)

La 3^e personne plurielle se laisse analyser comme un délocutif ouvert et *indéterminé* (cf. castillan *Llaman a la puerta* « on frappe à la porte »), où *-n*, élément formateur négatif (que l'on retrouve dans *uno* espagnol, *on* français et *one* anglais), marque l'inachèvement du processus d'identification de la personne délocutée, et donc l'ouverture à l'inclusion d'un paradigme ouvert de possibilités, potentiellement pluriel), alors que la 3^e personne singulière correspondant à un délocutif fermé et *déterminé* se résume à la marque de perfectivité *-t* non niée par *-n-*, signe que l'identification du délocuté spécifique est menée à son terme, perfectivée. Parallèlement, dans le domaine de l'aspect, la perfectivation est obtenue par (*-t*, et l'imperfectivité, littéralement *l'im-perfectivité*, est obtenue par l'infexion d'un élément formateur négatif ou privatif *-n-*, exactement comme, dans le métalexique, « l'imperfectif » et « l'inaccompli » sont la négation du « perfectif » et de « l'accompli » par un préfixe négatif jouant un rôle privatif. Cette analogie entre les deux microsysteme manifeste que les paradigmes respectifs, du point de vue externe du linguiste qui les « couche » sur la page, fonctionnent, du point de vue « interne » du sujet qui les mobilise, comme des parcours mentaux munis d'une aspectualité et de seuils de saisie, qu'il est possible de schématiser et de modéliser dynamiquement par des vecteurs. De l'heuristique qui précède, on extrait le schéma général qui va suivre ; et compte tenu du fait que cette étude ne s'intéresse pas à la transition du schème vocalique au schème consonantique ni à leur hybridation, on les indifférencie et les superpose dans le même tableau, étant entendu que, dans les microsystemes spécifiques que l'on présente dans les sections suivantes, il faudra tenir compte de ce phénomène, et, dans une étude ultérieure, spécifier plus avant les paramètres qui les mettent en contraste et la signification de leur coexistence en diachronie (comme la perte du marqueur de perfectivation sur le délocutif, au singulier comme au pluriel : *cantat* → *canta*, *cantant* → *cantan*) et en synchronie (notamment dans le cas du passif latin *amor*, *amaris*, *amatur*, qui cumule les deux schèmes, impliquant une double prédication et une approche polyphonique de la passivation). Ainsi simplifié, pour le castillan actuel, le système se schématise comme suit :



La position initiale et l'amorçage intentionnel du parcours est instancié par *-r-* (schème consonantique) et *-o* (schème vocalique) ; la capture médiane du parcours est réalisée consonantiquement par *-s-* et vocaliquement par *i* ; la perfectivation est réalisée par *t-d* et *-a*. La neutralisation du schème est réalisée par \emptyset dans le domaine consonantique (la consonne

n'est jamais nécessaire dans une syllabe, ce qui rend la marque superflue) alors que dans le domaine vocalique elle est réalisée par *e* (la syllabe se construisant par définition autour d'une voyelle, l'existence d'une marque de neutralisation est nécessaire).

Par suite, on observe des couples homogènes et hétérogènes :

- couple consonantique : *-r* et *-d-* dans le domaine de l'aspect verbal avec l'infinitif *cantar*, le participe passé *cantado* et l'impératif *cantad* (visée perfective en actualisation) ;
- couple vocalique : *-o* et *-a* pour les genres masculin et féminin (le premier étant construit en système comme une propriété générique de départ et de principe, par défaut et indéterminée (non marquée), et le second étant distingué comme une propriété spécifique, marquée, donc allocentrée, repérée au terme d'un parcours de sélection, d'identification et d'attribution) ;
- Couple hybride : *-o* et *-s* de conjugaison.

Particulièrement intéressant est le fonctionnement du négateur *-n-*, qui se présente comme un intervenant extérieur sur le cinétisme d'accomplissement perfectif *t/d*, ce qui lui confère un rôle de *commentateur* selon une relation comparable d'une part au rapport idée regardante / idée regardée qui sous-tend le subjonctif français dans le modèle guillaumien (chronothèse intermédiaire, *in fieri*, de la chronogenèse, de même que le gérondif est la saisie intermédiaire, *in fieri*, du mode quasi-nominal), et d'autre part à l'incidence externe du second degré qui définit l'adverbe avec son rôle modalisateur. L'une et l'autre analogie recoupent l'analyse polyphonique de la négation en théorie de l'énonciation, qui y voit la réfutation par le locuteur d'un propos attribué à une source énonciative (une « voix ») distincte, abstraite, fictive, mais structurellement nécessaire dans le cadre d'une mise en scène pseudo-dialogale des rapports conflictuels, comme le fait Guillaume avec ses pseudo agents de conscience que sont l'idée regardante et l'idée regardée. Il est tout à fait révélateur d'observer que l'infixation du négateur *-n-*, dans les conditions pratiquées dans le système de l'aspect, respecte cette définition « sociale » et interactionnelle de l'opération de réfutation.

3. Quantifieurs : aspectualisation d'un parcours conceptuel de quantification

Fortineau (2012), repartant de l'analyse cognématique du système de l'aspect, propose la reconnaissance d'un système *cuanto, tanto, todo* par lequel la construction conceptuelle du processus de quantification articule deux composantes que l'on peut schématiser et recontextualiser comme suit :

- une transition d'un niveau amémoriel *cu-* (quantité indéterminée) à un niveau mémoriel *t-* (quantité déterminée), couple submorphémique que l'on retrouve dans les langues romanes (latin et français *qu-/t-*) et germaniques (allemand *w-/l-d-* dans *wann* « quand » et *dann* « alors » (temporel), *wenn* « si » et *denn* « alors » (déductif), *was* « quoi » et *das* « ça », *wo* « où » et *da, dort* « là », « là-bas » ; *wh-/th-* en anglais dans *when* « quand » et *then* « alors », *where* « où » et *there* « là », *which* « quel » et *this* « ceci », *what* « que » / « quoi » et *that* « cela ». Le marqueur *cu-* d'appréhension amémorielle de l'objet quantifié déclare le locuteur en état d'ignorance, soulève une question, et délègue à l'allocutaire la charge de compléter la connaissance qui fait défaut, ce qui en fait un marqueur interrogatif, un stimulus appelant une réponse. Le marqueur *t-* d'appréhension mémorielle, analogue à l'élément formateur du participe passé, fonctionne comme opérateur de saturation à valeur conclusive, et ne fait pas appel à l'allocutaire.

- une transition d'un inaccompli de quantification *-nt-* (la quantité n'est pas une totalité) à un accompli *-d-* (la quantité perfectivée est un tout indépassable). On remarquera que pour parler de ces notions et processus, on utilise inévitablement les termes français, issus du latin, dans lesquels le même phénomène est impliqué, tels que *quantité, tout* et *totalité*.

Ces deux transitions se présentent en décalage, déterminant trois niveaux de progression de l'acte de quantification selon les marqueurs instructionnels associés par les opérateurs, que résume le tableau suivant :

Cuanto, tanto, todo

	N+T : inaccompli	T : accompli
CU- : amémoriel	CUANTO Opération : quantification en cours Résultat : quantité obtenue inconnue	TANTO Opération : quantification en cours Résultat : quantité obtenue connue
T- : mémoriel		TODO Opération : quantification épuisée Résultat : quantité obtenue connue

- *Cuanto* articule une entité inconnue amémorielle à une marque d'imperfectivité, livrant une quantification indéterminée : le locuteur ne connaît pas la quantité cumulée à ce stade et en appelle à l'allocutaire pour préciser la chose (*cuánto*) ou fige l'indétermination en l'état (*cuanto*) ;
- *tanto* associe une entité mémorisée et fixée à une marque d'imperfectivité : la quantité est stabilisée avant le terme de perfectivation ; elle figure un acquis cumulatif mais pas une totalité conclusive ;
- *todo* combine la marque de savoir mémorisé à celle de perfectivité non niée par *-n-*, signalant que la quantité cumulée est le maximum auquel il était possible d'accéder pour l'objet considéré dans le contexte de l'énoncé : une totalité.

Dans ce microsysteme exemplaire, en observant la composition submorphémique des opérateurs, on recompose le faisceau instructionnel correspondant au processus mental de quantification, avec deux dimensions essentielles : du côté de l'*opération de quantification*, est discutée la question de la complétude par la présence ou non de N, ce qui fait de *cuanto* et *tanto* des *pseudo-gérondifs*, et de *todo* un *pseudo-participe passé* dont les formes discutent l'aspectualité non pas d'un processus référentiel, mais du processus même de la pensée par laquelle la « représentation » s'élabore dans un acte de présentation à l'esprit (de l'autre, par la communication adressée ; ou de soi-même, par l'endophasie réflexive). Du côté *résultat de quantification*, est discutée la stabilisation du résultat obtenu, dans le cadre du partage interlocutif : *cuanto* est une quantification subjective non stabilisée, non arrêtée par validation interlocutive, et à suspendre ou faire arrêter par l'allocutaire ; *tanto* et *todo*, des quantifications consensuellement ratifiées. Ainsi, l'analyse cognématique révèle à la fois la manière dont les formes grammaticales apprises par les modèles pratiqués par autrui fournit des *modèles sociaux de conceptualisation* collective praticables pour soi-même comme pour autrui, et que l'organisation même des microsystemes concernés recèle une *distribution intersubjective de l'élaboration de la connaissance* : un savoir en construction n'est considéré comme acquis et stabilisé que dans le cadre d'une covalidation interlocutive (ce qui rejoint en partie la problématique de la théorie de la relation interlocutive de Douay et Roulland). Ce microsysteme sédimente dans sa submorphologie un scénario routinier de l'interaction dialogale : un *constructivisme submorphologique* qui formalise des schémas de théorie de l'esprit exécutables de manière intuitive suite à un apprentissage par la pratique.

4. Prépositions, submorphologie et aspectualité

La classe des prépositions présente un exemple remarquable où la cohérence submorphémique de la cognématique met en œuvre le système aspectuel dans un domaine autre que celui du verbe en tant que marqueur du temps d'évènement, et pour lequel le système d'interprétation mobilise largement la notion de chronologie de l'esprit, séquentialité opérationnelle des processus de construction du sens. Dans le cas de l'anglais, j'ai signalé dans des études antérieures l'isomorphisme des systèmes de la préposition et de l'aspect verbal :

	prospection	inspection	rétropection
prépositions	<i>to</i>	<i>in</i>	<i>at</i>
mode quasi-nominal	<i>to</i> + base verbale	V- <i>ing</i>	V- <i>ed</i>

To prépositionnel est prospectif en ce qu'il sélectionne une cible directionnelle parmi d'autres possibles (*to the right, to the left*), et *to* préverbal ouvre la perspective d'actualisation d'un évènement sélectionné parmi d'autres (*to eat, to dring, to sleep...*). *In* prépositionnel porte l'attention de l'interprétant vers l'intérieur d'un espace borné matériel ou abstrait (*in addition, in truth*) ; *-ing*, quasi isomorphique relativement à *in* malgré des origines diachroniques sans rapport à la préposition (amalgame d'un déverbatif germanique et d'un gérondif roman), focalise l'attention sur l'intériorité d'une tension aspectuelle, livrant une « vision sécante du temps d'évènement » - concrètement, un échantillon de déroulement qui masque les segments d'accompli et d'inaccompli et rend nécessaire leur rétablissement abductif pour prendre conscience des tenants et des aboutissants, des présupposés et des implicatures selon un rapport de symptôme à diagnostic : localisé « dans » un espace, on regarde autour de soi ; localisé « dans » un déroulement, on regarde avant et après : on *prospecte* et on « rétrospecte ». Enfin, *at* prépositionnel focalise un site envisagé comme seuil transitionnel de basculement d'un avant à un après : un espace culturel en tant que déclencheur d'action ou de mode de vie (*at home, at work, at the church, at the hospital*) ; un évènement pragmatique ou verbal déclencheur de réaction (*I was shocked at the verdict*) ; une localisation spatiale pensée comme une étape dans un parcours : *After Æthelred's death at London in 1016 his son Edmund Ironside was proclaimed king there by the witangemot and left to gather forces in Wessex*. Il n'y a pas non plus d'origine commune à *at* et *-ed* au niveau des opérateurs, et l'isomorphisme des systèmes n'est compréhensible qu'en termes de réfection analogique et de continuité systémique en diachronie entretenue au niveau des éléments formateurs et non des opérateurs dans lesquels ils s'inscrivent – indice que l'unité minimale de signification en morphosémantique grammaticale est non pas le morphème, mais le submorphème. A ces prépositions de base s'ajoutent l'attributif *for*, version spatiale et puissancielle de *to*, comme dans les corrélations *for* + S / *to* + V (*It's important for him to succeed*) et sa version d'orientation inverse, l'ablatif *from*, « préposition miroir » de *for*, qui oriente le mouvement d'un trajecteur depuis une source vers le sujet observateur en première personne (le locuteur, marqué par le formant *-m* commun aux pronoms, aux auxiliaires de modalité et aux verbes d'apparence comme *loom, seem*). En l'absence d'infinitif flexionnel en *-r* pour le verbe des langues germaniques, ces deux prépositions *for* et *from* n'entretiennent pas de relation analogique directe avec le système des flexions verbales du mode quasi-nominal.

En castillan, on retrouve la préposition pseudo-gérondive *en*, intériorité spatiale, alignée sur le gérondif par l'élément formateur négatif *-n-* (comme cela se produit en français avec la préposition *en* et la marque du participe présent en *-ant*, parfaitement homphones, créant un effet d'accord par harmonie entre un sujet prédéfini régi et un verbe à sujet prédéfini dans le

cas du gérondif *en + V-ant*) ; une préposition ablative *de* munie du marqueur de rétropection *-d-* partagé avec le participe passé en *-do* ; mais les préposition latines *per* et *pro*, confondues en espagnol par *por* redoublé par la composition *por + a* → *para*, a fait se disjoindre les représentations de la projection (*para*) et de la « transjection » spatiale et causale (*andar por la calle, actuar por miedo, ir por sal*), ce qui les éloigne du rôle systémique de pseudo-infinitif prospectif³, laissant la place être occupée par *a* directif en vis-à-vis de *de* ablatif. Mais le fait le plus remarquable est que derrière les séries verbale (infinitif, gérondif, participe) et prépositionnelle simple (*a, en, de*) s'ajoute une série prépositionnelle complexe *desde, durante, hasta* qui reconduit la trilogie à un niveau de complexité supérieure en l'inversant selon un parcours bouclé, conformément au modèle oscillatoire proposé par Toussaint (2003 et 2004) :

	prospection	inspection	rétrospection	rétrospection	inspection	prospection
verbes	<i>-r</i>	<i>-nd-</i>	<i>-d-</i>			
prépositions simples	<i>(por/para)</i> → <i>a</i>	<i>en</i>	<i>de</i>			
prépositions complexes				<i>d-esde</i>	<i>durante</i>	<i>hasta</i>

4.1. Prépositions simples.

La grammaire simplifiée pose les équivalences bien connues: *a*, directif, complète un verbe de mouvement (*ir a Madrid*); *en*, locatif, suit un verbe de localisation (*estar en Madrid*); *de*, ablatif, escorte un verbe de provenance (*venir de Madrid*). Sans être globalement erronée, cette présentation est simpliste en ce qu'elle réduit la sémantique des prépositions à la classe des situations spatiales à laquelle chacune est censé référer terme à terme selon une perspective encodagiste, et en ce qu'elle ignore l'importance du traitement processuel de l'acte de conceptualisation, qui dans certains cas prend le pas sur la motivation du choix de la préposition par la schématisation de la référence. Selon Bénaben 2002, *en* « prend en quelque sorte le relais de la préposition précédente » *a* et exprime *l'entrée ou la localisation* dans un lieu, articulant comme le gérondif la transition d'un avant opératif à un après résultatif et, pour l'entité localisée, la perspective d'un changement d'état ou d'une spécificité des propriétés momentanément attribuées en fonction de la localisation. En conséquence, dans les localisations, *en* n'est utilisé que si l'état ou les propriétés du localisé sont affectés par l'acte de localisation : *Estoy en el pie de un volcán* (blog) suggère l'émotion ressentie dans cette situation et fait du volcan une source d'influence et un générateur d'affect pour le sujet, alors que *Estoy al pie del castaño* est purement locatif. *Estar al pie del muro* (**en*) : un mur ne possédant pas de *pied* à proprement parler (à la différence d'un volcan, métaphoriquement bien sûr), la focalisation de l'affect associé à l'objet inexistant n'est pas de mise. Plus classiquement, *Gijón está en el norte de España* parce que l'Espagne « inclut » Burgos – la localisation inclusive fait de l'hispanité une propriété de Burgos et nous renseigne sur un attribut essentiel de cette ville ; alors que *Burgos está al norte de Madrid* ne fait pas de Burgos une ville madrilène, si l'on peut dire. Certaines expressions comme *al pie de la letra* sont figées avec la préposition *a* parce que l'on ne voit pas quel type de propriété cette localisation métaphorique pourrait attribuer au sujet en elle-même. La préposition fonctionne

³ On laisse ici de côté la présentation du cognème *-r-* (Bottineau 2008), sa portée pour l'ensemble de la morphosémantique grammaticale de l'espagnol (dont *por* et *para*), sa relation au modèle de Luquet 2004 pour le système verbal de l'espagnol, et sa discussion par Luquet 2008 pour l'application au subjonctif imparfait, que l'on réserve à une étude ultérieure.

comme un système simplexe, traitant conjointement plusieurs problèmes : le repérage des entités autour de relations et la manière dont les relations activées modifient bilatéralement les propriétés des entités concernées par le rapport, selon une logique caractéristiquement phénoménologique (sujet et objet de conscience se constituant par la relation interactive).

De ce fait, l'idée même que *a* et *de* « expriment un mouvement » est en soi erronée si l'on parle exclusivement de mouvement référenciel « dans l'extralinguistique » et exclut l'effet performatif de l'emploi prépositionnel dans l'acte énonciatif d'élaboration du sens avec sa chronologie propre. La préposition *a* porte l'attention prospectivement vers une cible recherchée dans un espace conceptuel projeté, ce qui la rend compatible avec un verbe de mouvement lui-même orienté vers une cible (comme *ir*) et crée entre les deux une relation de complémentarité opératoire dans l'élaboration du sens, mais pas de redondance sémantique à proprement parler du côté de l'effet de sens qui en résulte, la scène représentée. De même, *de* oriente l'attention vers un rapport préétabli, qui fait l'objet d'une reconnaissance rétrospective pseudo-mémorielle, et complète harmonieusement un verbe de provenance comme *venir* ou *llegar* (si c'est l'origine du mouvement qui retient l'intérêt). Mais on trouve de nombreux et célèbres emplois où l'hypothèse localiste est exclue, comme l'attribution de propriété simple ou complexe et préconstruite : *los monumentos de Madrid* ; *la mujer de los ojos azules* « la femme aux yeux bleus », où *ojos azules* est pris comme propriété visuelle saillante à partir de laquelle la femme est sélectionnée parmi d'autres – la syntaxe ordonnant l'oculomotricité prescrite à l'allocataire observateur pour accéder à la bonne cible visuelle, et ne reflétant aucunement un mouvement attesté dans l'espace observé. Par contraste, en français, *à (aux yeux bleus)* attribue le repéré *la femme* à l'indice perceptuel pris pour repère et qui focalise l'attention, inversant le rapport fond / saillance par rapport à ce que laisserait prévoir la relation métonymique partie / tout qui relie les yeux bleus à leur propriétaire. De manière remarquable, l'anglais obtient un effet comparable à celui de *de* espagnol avec les adjectifs composés : *the blue-eyed girl*, où *-ed* fait de l'attribution *blue eyes* un préconstruit révolu à l'instant de parole, signalé comme acquis par une marque de participe passé sur un syntagme non verbal, dans une fonction adjectivale, et avec une valeur aspectuelle rétrospective qui ne concerne que la chronologie des opérations de formation du sens, sans rapport aucun avec une quelconque événementialité dans le « réel ». Il est clair que *-ed* anglais et *de* espagnol involuent le même formant *d*, mais l'anglais, qui adjectivise et thématise le prédicat attributif, produit des effets de figement qui bloquent son emploi pour des combinaisons qui ne renvoient pas à des propriétés stables, à la différence de *de* espagnol, qui rhématise la propriété attribuée et se prête à des qualifications transitoires : *la mujer de la bufanda rosada* / **the pink-scarfed woman* → *the woman with the pink scarf*. Et même avec les verbes de mouvement, seuls *desde* et *hasta* introduisent un complément dont le mouvement est senti comme redondant par rapport au cinétisme évoqué par le verbe : *Vengo de Madrid* peut ne renvoyer qu'à l'origine de la personne, vs *vengo desde lejos* ; et en présence d'un nom de déplacement, c'est *desde* qui se substitue au verbe : *excursiones *de / desde Madrid* (français *depuis* / *à partir de*, jamais *de* dans ce contexte) – preuve si besoin est que la préposition simple n'exprime pas le mouvement, mais conduit un mouvement conceptuel compatible et complémentaire, qui ne saurait être assimilé au mouvement matériel évoqué par un verbe.

4.2. Prépositions complexes

Pour caractériser les prépositions complexes, on peut les envisager comme la déflexivisation grammaticalisatrice (Bottineau 2010fg) de la racine lexicale d'un verbe de mouvement par un marqueur autonome qui figure un mouvement actualisé mais envisagé hors de la relation à un trajecteur défini (que le verbe, lui, spécifie par la personne du sujet) : *voy a Madrid* / *hasta Madrid* ; *vengo de Madrid* / *desde Madrid*. Dans le cas de *durante*, ce qui est déflexivisé est

l'aspect cursif correspondant au marqueur gérondif : *Estoy trabajando / durante mi trabajo*. Dans tous les cas, la déflexivité suppose la perte de la spécification du sujet (éventuellement compensable par le possessif), la neutralisation du couplage prédicationnel, et la compression de la proposition en un syntagme adverbial, mais en conservant la valeur cinétique de l'élément déflexivisé. Ceci explique l'effet de redondance ou d'insistance presque emphatique obtenue par les combinaisons *ir hasta* et *venir desde*, couramment pratiquées, et plus chargées d'investissement subjectif.

Concernant *durante*, on rencontre occasionnellement la construction *durante de*, en principe considérée comme une erreur :

[Titre]

La desaparición forzada de niños y niñas en El Salvador durante el conflicto armado

[Début de l'article]

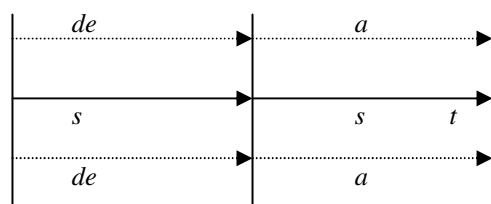
La desaparición forzada de personas antes y durante de la guerra en El Salvador, constituyó una práctica sistemática de violaciones a derechos humanos, ejecutada y tolerada por el Estado (militares, paramilitares y otros funcionarios).

Dans cet exemple, extrait d'un texte journalistique au dessus de tout soupçon, *durante de* est obtenu au minimum par réitération analogique de la construction *antes de*, ce qui est en soi déjà intéressant et illustre la notion de construction au sens de Goldberg 1995 et 2006, mais peut-être faut-il également y voir un effet de prise de recul par rapport au titre qui introduisait le même repérage en première instance, avec un effet heuristique. Toujours est-il que l'erreur ou le lapsus, si c'en est un, ne tombe pas mal.

Pour leur part, *desde* et *hasta*, en dépit d'origines hétérogènes en diachronie (latin *de-ex-de*, arabe *hatta*), présentent des matrices de cognèmes presque parfaitement symétriques :

- *desde* = forme géminée / redupliquée / « bégayante » de *de* = *de-s-de*
- *hasta* = forme géminée / redupliquée / « bégayante » de *a* = *a-s-t-a*

L'élément différenciateur T n'en est pas un puisqu'il est déjà compris dans D-. On doit donc se demander quel est l'intérêt cognitif de disposer d'un marqueur qui contraint son utilisateur de conceptualiser deux fois le même trajet. La valeur instructionnelle de ces opérateurs complexes se laisse schématiser comme suit :



I₀

Chacun des opérateurs se construit à deux niveaux en ordre inverse :

- pour *desde*, le second *de* sous-jacent active seulement la simulation mentale d'une relation, un « chemin » (path) sans trajecteur (au sens langackérien) ; le premier *de*, articulé au second par le marqueur *s* d'actualisation, concrétise le second en surimposant la représentation d'un trajecteur qui exécute le mouvement théorique présupposé par le second. Ce redoublement morphologique permet de traiter cumulativement deux instructions distinctes, celles de se représenter une trajectoire (*de*₂) et celle de la faire parcourir par un mobile instancié par une entité (*de*₁). L'effet obtenu est l'image d'un parcours depuis une source repérée spatialement (*desde la*

ventana) ou temporellement (*desde ayer / hoy / mañana*), y compris dans l'espace-temps interlocutif (*desde luego*), parcours dont toutes les étapes sont ressenties comme une source d'affect. Ce parcours peut être instancié par un mouvement matériel (*Cartas desde mi celda*) ou figuré (*Me miraba desde la puerta*).

- Inversement, pour *hasta*, le premier *a* présente une trajectoire prospective, qu'effectue après le *s* actualisateur et le *t* perfectivateur le second *a*, activateur du trajecteur qui parcourt l'intervalle borné. *Hasta* (de l'arabe *hatta*) se présente ainsi en synchronie comme le perfectif de *hacia* imperfectif (de *faciem*, cf. *face à*) (Darbord & Pottier 1994), lui-même muni d'un couple vocalique *ia* correspondant à celui de l'imparfait -*ía*.

Cette inversion de l'ordre de présentation de la trajectoire et du trajecteur illustre une nouvelle fois le modèle oscillatoire défendu par Toussaint 2003 et 2004. Pour *hasta* comme pour *desde*, de multiples implications sont possibles : l'ampleur du déplacement, l'importance de ses enjeux (*Si yo voy hasta Madrid no es para ser decepcionado*), la manière dont le déplacement affecte le sujet matériellement et psychologiquement, alors que *Voy a Madrid* est neutre en matière d'affect du côté du sujet. Dans les corrélations d'origine à destination, on ne trouve pas nécessairement l'appariement « logique » *desde / hasta* (Coste & Redondo 1965), *a* étant préféré « si on ne veut pas trop insister sur le terme » ni sur, précisons-le, les conditions d'expérimentation du déplacement.

Hasta peut également être utilisé pour des trajecteurs autres que des « mobiles spatiaux » matériels : *Hasta Juan Pablo II fue a Zakopane !* Dans cet emploi, le locuteur fait réaliser à l'allocutaire un parcours mental exploratoire, au terme duquel il trouve Jean-Paul II (ce que Culioli nomme le parcours d'un domaine notionnel, celui dont le pape était culturellement considéré comme exclu : Zakopane est une station de ski huppée au sud de Cracovie dans les Carpathes polonaises). Le trajecteur correspond ici à la conscience interprétative en tant que parcours mental de construction du sens, et celle-ci est bel et bien affectée psychologiquement : le sens de cet emploi de *hasta* implique toujours un commentaire du genre « rendez-vous compte », « ça n'allait pas sans dire », « ce fait étonnant, pour être accessible, requérait un parcours mental poussé ».

Conclusion

L'intérêt de ce genre d'analyse est que techniquement, on prend connaissance du processus submorphologique de formation du sens ; et sémantiquement, du côté de l'interprétation, on se trouve mieux armé pour expliciter l'effet sémantique, pragmatique, psychologique et interlocutif du marqueur – la modélisation de la profondeur stratifiée des opérateurs complexes présente une méthode régulée en vue de contrôler le sentiment sémantique que l'on obtient introspectivement pour une forme donnée. On trouve là un critère qui permet de penser sérieusement le rapport entre présupposés et implicatures, entre heuristique et herméneutique. Une théorie est vraiment opérante quand elle permet de rendre compte des effets de sens mieux que d'autres, ou quand elle permet de mettre en lumière des facettes sémantiques qui avaient été ignorées, ou peu prises en compte, ou mal raccordées à la valeur centrale. Avec une lecture cognématique de *desde* et *hasta*, on peut supposer qu'un traductologue est mieux armé pour cerner la finesse des effets, et qu'un enseignant est mieux équipé pour préciser la nature du savoir-faire sémantique qu'il s'agit de mettre en place. On observe ici un fonctionnement caractéristique de la cognématique : au minimum, elle trouve dans les formes articulées le processus mental par lequel on produit des configurations schématiques et topologiques qui ont déjà été entrevues sous d'autres facettes dans d'autres cadres théoriques (psychomécanique du langage, théorie des opérations prédicatives et

énonciatives grammaire méta-opérationnelle ou théorie des phases, grammaire cognitive, sémantique cognitive) sans en passer par le vecteur biosémiotique (= la linguistique du signifiant : la production et mise en œuvre des schèmes mentaux par les processus articulatoires incarnés). Et au maximum, la cognématique extrait de l'expérience des processus de conceptualisation formellement incarnés par les signifiant dans leur dimension biomécanique des facettes des effets de sens qui n'avaient pas été reconnues ou considérées comme importantes.

En l'occurrence, l'aspect n'est pas une catégorie réservée à la description ou présentation des procès par les verbes et les prépositions : cette catégorie concerne aussi la processualisation de la construction des segments de sens en général. La grammaire d'une langue n'échappe pas au principe phénoménologique selon lequel la conscience de la durée se construit dans l'expérience de la durée de la conscience, et les formes aspectuelles, qu'elles relèvent de la catégorie prépositionnelle ou verbale, convoquent le nœud relationnel qui articule ces facettes du déroulement. Au niveau du signifiant, le même appareil submorphosémantique articulatoire, la cognématique, orchestre cette coordination en s'appliquant transcategoriellement à des niveaux morphosyntaxiques et des classes de mots distincts. L'acceptation de la cognématique suppose deux douloureux renoncements : celui à une morphosyntaxe exclusivement distributionnelle, qui ne reconnaît le statut de morphème qu'à des marqueurs munis d'une valeur (au sens saussurien) par un principe de commutabilité à un niveau catégoriel et syntaxique donné ; et celui à une sémantique exclusivement fondée sur la référence à et/ou la représentation d'un réel empiriquement perçu et cognitivement formalisé, puis reflété par des formes. L'obligation à ce double renoncement tient à une donnée triviale mais incontournable : les unités de paroles ne sont pas des objets symboliques, mais des comportements sémiotiques appris, matérialisés par une exécution motrice psychique et/ou somatique, correspondant des boucles perçactives, et leur modélisation ne peut pas ignorer les conditions phénoménologiques de leur expérientiation ou les effets psychosémantiques de leur mise en œuvre sur les consciences interactives des sujets sans les dénaturer fatalement.

Références

- BENABEN M. 2002. *Manuel de linguistique espagnole*. Gap : Ophrys.
- BERTHOZ A. 2009. *La simplexité*. Paris : Odile Jacob.
- BOTTINEAU D. 2000. « Son, sens et traduction : de l'insignifiance au réinvestissement grammaticalisé de *i* et *a* en anglais. Etude de quelques marqueurs appartenant au syntagme nominal et conséquences traductologiques ». M. Ballard (éd), *Oralité et traduction*, Arras : Artois Presse Université, 43-77.
- BOTTINEAU D. 2002. « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », R. Lowe (dir.), en collaboration avec J. Pattee et R. Tremblay, *Le système des parties du discours, Sémantique et syntaxe, Actes du IX^e colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, Laval : Les Presses de l'Université Laval, Québec, Canada, 423-437.
- BOTTINEAU D. 2003. « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », Ouattara, A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Théories et applications, Actes du Colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000*, Ophrys, Gap, France, 185-201.
- BOTTINEAU D. 2004. « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N ». In C. DELMAS & L. ROUX, *La contradiction en anglais, C.I.E.R.E.C. Travaux 116*, Saint-Etienne : Publications de l'Université de Saint-Etienne, 27-53.
- BOTTINEAU D. 2006. « Le cognème <M>, marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais ». In D. BANKS (éd.), *Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*, L'Harmattan, 143-164.
- BOTTINEAU D. 2007. « The Cognemes of the Spanish Language: towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics*, vol. 1, n°2, 50-74.
- BOTTINEAU D. 2008. « The submorphemic conjecture in English: Towards a distributed model of the cognitive dynamics of submorphemes », *Lexis 2*, Toulouse.
- BOTTINEAU D. 2010a. « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i/a*. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien », G. Luquet & W. Nowikow (eds.), *La Recherche En Langues*

- Romanes : théories et applications*, Łódź : Łódź Academy of International Studies & Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 11-45.
- BOTTINEAU D. 2010b. « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », G. Le Tallec-Lloret (dir.), *Vues et contrevues, Actes du XI^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane, Université de Haute Bretagne - Rennes 2, 24-26 septembre 2008*. Limoges : Lambert Lucas, Collection Libero, 19-40.
- BOTTINEAU D. 2010c. « L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème », M. Banniard & D. Philips (éds), *La fabrique du signe, Linguistique de l'émergence*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, Interlangues, linguistique et didactique, 299-325.
- BOTTINEAU D. 2010d. « Language and enaction », J. Stewart, O. Gapenne, E. Di Paolo (eds), *Enaction: toward a new paradigm for cognitive science*, MIT, 267-306.
- BOTTINEAU D. 2010e. « Les linguistiques cognitives en France, problématiques actuelles », A. O. Tchubaryan, E. I. Pivovarov (éds), *Les sciences cognitives : questions et perspectives, Actes du 1^{er} séminaire franco-russe en sciences cognitives, Moscou, 21-22 septembre 2010*, Académie des Sciences de Russie & Université d'Etat pour les Sciences Humaines de Moscou, 177-222.
- BOTTINEAU D. 2010f. « Introduction », D. Bottineau, L. Begioni (éds.), *La déflexivité, Langages 2010/2 (178)*, 3-10.
- BOTTINEAU D. 2010g. « Typologie de la déflexivité », D. Bottineau, L. Begioni (éds.), *La déflexivité, Langages 2010/2 (178)*, 89-113.
- BOTTINEAU D. 2011. « Parole, corporéité, individu et société : l'embodiment entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques cognitives », Guignard J.-B. (dir.), *Linguistique cognitive : une exploration critique, Intellectica 56, 2011/2*, 187-220.
- COSTE J. & REDONDO A. 1965. *Syntaxe de l'espagnol moderne*. Paris : SEDES.
- DARBORD B. & POTTIER B. 1994. *La langue espagnole. Grammaire historique*. Paris : Colin.
- DELPORT M.-F. 2008. « Une linguistique du signifiant ? », *Chréode 1, Vers une linguistique du signifiant*, Editions Hispaniques, 11-35.
- DOUAY C. 2000. *Eléments pour une théorie de l'interlocution, Un autre regard sur la grammaire anglaise*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- FORTINEAU C. 2012. *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe, sémantique*, Presses Universitaires de Rennes.
- GOLDBERG A. 1995. *Constructions : A construction grammar approach to argument structure*, Chicago : University of Chicago Press.
- GOLDBERG A. E. 2006. *Constructions at Work. The Nature of Generalization in Language*. Oxford University Press.
- GUILLAUME G. (1919) 2011. *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Limoges : Lambert-Lucas.
- GUILLAUME G. (1929) 1984. *Temps et verbe*. Paris : Champion.
- GUILLAUME G. 1964. *Langage et science du langage*, Paris, Québec, Nizet/P. U. Laval.
- JANET P. [1889] 2005. *L'automatisme psychologique - Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*. Paris : L'Harmattan.
- JOUSSE M. 2008. *L'anthropologie du geste*. Paris : Gallimard, TEL.
- KELLER P.-H. 2006. *Le dialogue du corps et de l'esprit*. Odile Jacob, Paris.
- LAVELLE L. (1942) 2005. *La parole et l'écriture*. Paris : Editions du Félin.
- LUQUET G. 2004. *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*. Madrid : Arco / Libros.
- MACCHI Y. 1986. « Du rôle du signifiant dans la genèse du sens énonciatif », *Langages*, 82, 67-82.
- MERLEAU-PONTY, M. 1945. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- MOIGNET G. 1981. *Systématique de la langue française*. Paris : Klincksieck.
- MOLHO M. 1988. « L'hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant : esp. *un/lo* » in *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par Blanche-Benveniste, C., Chervel, A. & Gross, M., Publications de l'Université de Provence, 291-303.
- ROCCHETTI Á. 1991. « La langue, une gestuelle articulatoire perfectionnée ? », *Geste et image* 8-9, Paris : Éditions du CNRS, 63-78.
- TOUSSAINT M. 1983. *Contre l'arbitraire du signe*, Paris : Didier.
- TOUSSAINT M. 2003. « Analogiques », Ph. Monneret (dir.), *Cahiers de linguistique analogique, n° 1 – Juin 2003, Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Dijon : Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires (ABELL), 331-350.
- TOUSSAINT M. 2004. « Cultura y Naturaleza en neurosemántica epistémica », *Cuadernos de filología francesa* 16, 105-131.